

JEAN BLOCH-MICHEL

LA FUITE
EN ÉGYPTÉ

roman

nrf

GALLIMARD



LA FUITE EN ÉGYPTE

DU MÊME AUTEUR

nrf

LE TÉMOIN.

LES GRANDES CIRCONSTANCES.

JEAN BLOCH-MICHEL

LA FUITE
EN ÉGYPTÉ

roman

nrf

GALLIMARD

Quatrième édition

*Il a été tiré de l'édition originale de cet ouvrage
soixante exemplaires sur vélin pur fil des Papeteries
Lafuma-Navarre, dont cinquante-cinq numérotés de
1 à 55 et cinq, hors commerce, marqués de A à E.*

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1952.*

PREMIÈRE PARTIE

Serrées les unes contre les autres dans une cave, cinq personnes attendent en silence. Qu'attendent-elles ? Pierre et Yvonne, sans doute d'avoir retrouvé leurs esprits assez pour être capables de prendre une décision. Antoine et Marie regardent leurs parents ; d'eux, ils attendent tout : la vie, le salut, l'eau pour éteindre leur soif, les caresses pour calmer leur angoisse. Marguerite, épuisée, vient de s'endormir. Ils sont silencieux et immobiles.

Le désastre a interrompu une vie pour eux sans accidents sinon médiocre. Pierre s'était levé, ce matin-là, comme d'habitude : sans bonne humeur. Il avait fini de se raser et s'apprêtait à prendre son premier repas. Comme d'habitude encore, il essayait de refréner sa colère devant Marguerite qui, brandissant sa cuillère, s'empoisonnait les cheveux de bouillie. Yvonne, encore dépeignée s'approchait de l'enfant pour l'aider à manger lorsque le désastre arriva. Ni Pierre ni sa femme, ni à plus forte raison leurs enfants, n'y

étaient préparés. Lorsque les sirènes se mirent à hurler, Pierre et Yvonne se regardèrent avec un sourire d'étonnement. « Qu'est-ce qui leur prend ? » pensèrent-ils. Mais le hurlement, auquel répondaient partout d'autres hurlements, insistait de telle façon, et un silence — il n'y a pas d'autre mot — un silence de mort s'abattit si brutalement sur la ville que leur sourire s'effaça, ou s'il s'attarda quelques secondes encore sur leurs lèvres, il n'était plus que musculaire.

Dès lors, ils agirent par réflexe, ramassant ce que le hasard ou l'instinct désignait à leur attention : Yvonne, une bouteille de lait et des couvertures, Pierre, son portefeuille et des papiers qu'il prit par poignées dans le tiroir du bureau. Ils n'échangèrent aucune parole tant qu'ils ne se sentirent pas à l'abri. Quand ils eurent refermé sur eux la porte de la cave, avec le soin qu'on met à ajouter un dernier obstacle entre l'ennemi et soi, un léger tremblement du sol, la lumière un instant vacillante les avertit des premières bombes. Alors seulement, Pierre s'aperçut que ses enfants avaient changé de visage. Les lèvres de Marie étaient pâles et ses yeux fixes. Antoine pleurait doucement, à petit bruit. La vue de ces larmes était plus difficile à supporter que s'il eût éclaté en sanglots. Pierre, dans le même instant, eut l'impression que son fils gémissait comme un homme accablé et comme un petit animal. Marguerite, la tête enfouie dans le cou de sa mère, les bras serrés autour d'elle, refusait de laisser voir son visage. Sentant fixés sur lui les regards

de ses deux aînés, Pierre se découvrit soudain à leur égard une responsabilité nouvelle. Ce qu'il devait à ses enfants, ce n'était plus une protection qui ne dépendait pas de lui. Il n'était obligé que de rendre supportables les heures dont ils étaient menacés. Il fallait les aider à vivre, peut-être, dans quelques minutes, faudrait-il les aider à mourir. Il prit une respiration, autant pour affermir sa voix que sa propre décision, pour se donner aussi le calme dont ceux qui l'entouraient avaient besoin.

— Eh bien ! maintenant, il ne nous reste plus qu'à attendre tranquillement.

Il fut heureux d'entendre sa propre voix. Elle rendit soudain la cave à sa nature et à ses proportions en y faisant entendre un bruit à sa mesure. Aux visages de Marie et d'Antoine, Pierre comprit qu'il avait accompli ce qu'on attendait de lui.

Marguerite avait dénoué ses bras et ne paraissait plus effrayée. Dès qu'Yvonne l'eut mise à terre, elle commença de fureter dans la cave et bientôt ne s'occupa plus que d'un vieux panier qu'elle y découvrit. Antoine et Marie, conscients d'un rôle qu'ils avaient à jouer, mais n'en connaissant pas encore exactement la nature, s'assirent sur des caisses et se tinrent silencieux. De nouveaux tremblements agitèrent la cave, la lumière vacilla, puis s'éteignit. Marguerite se mit à hurler. Pierre s'approcha des deux aînés, s'assit entre eux et posa ses bras sur leurs épaules. Les deux petits se serrèrent contre lui.

— C'est la guerre ? demanda Marie à voix

basse, comme pour retenir encore quelques instants un si dangereux secret.

— Oui, c'est la guerre.

— Est-ce que nous allons tous mourir ?

— Mais non — Pierre sentit son estomac se contracter — la cave est solide.

— Mais peut-être mourrons-nous ?

— Non.

Antoine ne disait rien. Une nouvelle série d'explosions, plus rapprochées, secoua le sol. Quelques gravats se détachèrent de la voûte. Pierre saisit Antoine et l'assit sur ses genoux. Yvonne était venue près de lui, avec Marguerite. Ils étaient maintenant le long du mur, le plus près possible du mur, comme s'il pouvait les protéger.

— Antoine, mon chéri...

Pierre pencha la tête. Des boucles frôlèrent sa bouche. L'enfant tremblait. La cave était secouée sans cesse. Le fracas des explosions, assourdi mais puissant, arrivait jusqu'à eux. Par le soupirail, une fumée épaisse entrait, apportant des odeurs inconnues, alliées, piquantes, des odeurs suspectes.

— Il a peur, dit Marie.

— Oui, répondit Pierre, nous avons tous peur. C'est normal.

Antoine leva la tête. Pierre ne sentit plus les boucles sur ses lèvres, mais la peau du front, la douce racine du nez, les tendres paupières.

— Tu as peur ? demanda Antoine en cherchant à maîtriser son frisson.

— Oui. Nous avons tous peur. Mais cela n'a aucune importance.

— Alors, je peux pleurer ?

— Si tu veux. Mais cela n'arrangera rien. Il vaut mieux essayer de te calmer.

Le frisson d'Antoine diminuait. Il semblait entrer dans une sorte de léthargie, et s'en protéger.

— Moi, dit Marie, je n'ai pas peur...

La lumière qui venait du soupirail était suffisamment claire pour que Pierre distinguât le visage de sa fille, maintenant qu'il était habitué à l'obscurité. C'était un visage étrangement pâle, avec des yeux cernés et comme agrandis.

— Pauvre Marie...

Yvonne berçait Marguerite qui pleurait. Elle étendit un bras et serra Marie contre son flanc. A ce contact, l'enfant perdit son courage et se jeta contre sa mère en sanglotant. De nouvelles explosions, plus violentes encore, les firent se serrer contre le mur. Celui-ci parut un instant ébranlé. Pierre se pencha sur Antoine. Une poussière épaisse envahit la cave.

« Si j'étais seul, pensa Pierre, je m'abandonnerais à la peur. Mais ces enfants, que faire pour eux, comment les aider ? » Marie pleurait toujours contre sa mère. Marguerite hurlait. Antoine reposait sans mouvement. Les explosions semblèrent s'éloigner et Pierre put espérer se faire entendre.

— Maintenant, dit-il, c'est fini. Nous savons que la cave est solide et que rien ne peut nous arriver. Vous entendez : rien. Une bombe est tombée sur la maison. Je le sais. Juste au-dessus

de nous. La cave, vous voyez, a tenu. Cela veut dire que si d'autres bombes venaient à tomber, eh bien ! elle tiendrait encore.

— Alors, dit Marie, si c'est fini, on peut sortir.

— Non. Je veux dire que c'est fini : nous ne devons plus avoir peur. Parce que nous savons que tant que nous resterons ici, il ne nous arrivera rien. D'autres bombes peuvent encore tomber. Mais nous ne devons plus avoir peur.

— Tu n'as plus peur ? demanda Marie.

— Non.

— Et toi, maman ?

— Moi non plus.

— C'est vrai ?

— Oui.

— Moi, maintenant, j'ai peur.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas. Et Antoine ?

— Il est très sage, dit Pierre.

Il assit l'enfant sur ses genoux. Mais Antoine, appuyé de tout son corps sur lui, semblait sans forces.

— Antoine, dit Pierre à son oreille, mon chéri...

Cet enfant nerveux, instable et charmant, qu'allait-il devenir ? Il ne dormait pas. Il n'était pas évanoui. Mais cette stupeur était plus inquiétante encore. De nouveau, les bombes ébranlèrent le sol. Marie se cacha contre Yvonne. Antoine ne bougeait plus.

— Antoine, mon chéri...

La bouche contre l'oreille brûlante de son fils,

Pierre cherchait à l'atteindre, à franchir cette horrible inconscience où il le sentait perdu.

— Quand tout ce terrible bruit sera fini, disait-il doucement à cette oreille qui ne voulait pas l'entendre, quand tout sera fini, nous partirons. Nous sortirons de la cave et nous quitterons la ville. Cela sera très difficile. Il faudra que nous soyons très courageux. Mais, après nous être donné beaucoup de mal, nous arriverons à la campagne. Il y aura des arbres verts, des prés, des ruisseaux...

— Et des chiens ? demanda soudain Antoine d'une voix faible.

— Et des chiens, bien entendu...

Une sorte d'exaltation s'emparait de Pierre. Encore une fois, il avait trouvé les mots salutaires. A l'oreille d'Antoine, il continua de parler longtemps. L'enfant ne répondait plus. Pourtant, à son regard, aux mouvements de ses doigts qu'il sentait s'agiter dans sa main, Pierre savait que son fils l'écoutait.

Régulièrement, les vagues d'avions passaient au-dessus de la ville. Ils ne pouvaient les entendre, mais les bombes secouaient leur refuge, soit d'un léger tremblement auquel ils ne prêtaient plus attention, soit avec des convulsions qui les précipitaient les uns contre les autres, Yvonne écrasant Marguerite et Marie contre elle, Pierre essayant malgré tout de poursuivre pour Antoine le monologue absurde par quoi il supprimait pour lui un insupportable bouleversement.

Les heures passaient. La bouche sèche, les

jambes douloureuses, Pierre et Yvonne se sentaient à chaque instant plus impuissants à protéger leurs enfants. Marguerite eut une sorte de crise de nerfs. Elle se tordait dans les bras de sa mère, cherchait à s'échapper. Puis elle tomba dans une prostration contre laquelle les paroles, les baisers, les caresses ne pouvaient rien. Marie se mit à vomir. Elle s'étendit ensuite, la tête sur les genoux d'Yvonne.

Il parut néanmoins, vers le milieu du jour, que l'attaque faiblissait. Une sorte de calme s'établit. Pierre sortit de la cave, monta l'escalier. Il ne trouva, à son grand étonnement, aucun obstacle pour l'arrêter. Dans la cour, il vit la maison, fenêtres arrachées, toit ouvert, mais encore debout. Il sortit dans la rue. Les incendies flambaient tout autour. Sans doute, pensa-t-il, n'y échapperaient-ils pas. D'une conduite éventrée l'eau sortait en bouillonnant, répandant un ruisseau inattendu dans la rue.

Il monta rapidement jusqu'à leur appartement. Dans les chambres ouvertes au vent, les meubles épars étaient recouverts d'une couche de poussière, épaisse et grise comme de la cendre. Il trouva néanmoins, dans ce désordre, ce qu'il était venu chercher : un broc et une miche de pain dans la cuisine ; un ours en peluche, une vieille poupée et une petite auto mécanique à moitié brisée dans la chambre des enfants. Il descendit alors, pris d'une panique subite : il ne pouvait croire que le sort lui laisserait assez de temps pour terminer ce qu'il avait à faire. Dans la rue, maî-

trisant le tremblement qui lui permettait à peine de se tenir debout, il remplit le broc à la conduite ouverte, puis il descendit enfin à la cave.

Il s'y retrouva avec une sorte de joie casanière. Tout ce qu'il aimait, et il n'aimait rien d'autre, était réuni dans cette cave.

Il déposa le broc et le couvrit de son mouchoir. Sur les genoux d'Yvonne, il mit le pain, dans les mains de chaque enfant, un objet : l'ours pour Marguerite, la poupée pour Marie et, pour Antoine, l'auto brisée.

Il y eut un moment de détente. Marguerite serrait son ours dans ses bras et semblait retrouver avec lui son univers familial. Marie était plus réservée, moins facile à distraire et plus consciencieuse. Antoine, incapable encore de s'occuper d'autre chose que du rêve où il était perdu, gardait son jouet à la main et parfois le regardait avec un peu d'étonnement. Yvonne parvint à leur faire boire du lait et manger du pain trempé, tandis que Pierre, avec son mouchoir et un peu d'eau, rafraîchissait leur front et leur cou.

Ce ne fut qu'une accalmie. Avec le jour finissant, de nouvelles vagues d'avions survolèrent la ville et, de nouveau, la cave fut secouée par les explosions. Celles-ci ne troublaient plus les enfants, pas davantage qu'en voyage le bruit du train. Roulés dans les couvertures, sur les genoux ou dans les bras de leurs parents, ils s'endormirent d'un sommeil chaotique. Ce n'était pas le bruit qui les faisait parfois se réveiller en sursaut, tremblants et frissonnants, mais des rêves affreux

qui leur venaient de ce qu'ils avaient éprouvé, non de ce qu'ils entendaient encore. Il fallait rafraîchir leurs lèvres et, sans les réveiller, calmer leur soif. Pierre et Yvonne, en dépit de leurs efforts, s'endormirent aussi. Plutôt, il leur arriva de perdre conscience pendant quelques instants.



Il n'y eut ni crépuscule ni véritable nuit ; il n'y eut pas d'aurore non plus. La lueur des incendies, leurs fumées, mêlaient la nuit au jour et le jour à la nuit. Il n'y eut pas de répit lorsque, après un dernier bombardement, les avions s'éloignèrent pour de bon, laissant tomber une bombe ici et là, comme un dernier coup de marteau sur un clou enfoncé. Les bombes n'étaient plus nécessaires pour secouer le sol : des effondrements, des inondations, des écroulements immenses y pourvoyaient. Il y avait pourtant quelque chose de changé et ceux qui respiraient encore s'en aperçurent, puisqu'ils commencèrent à sortir des caves.

Au matin, après quelques heures de sommeil sans repos, Pierre décida de tenter une nouvelle sortie. Franchie la porte de la cave, il retrouva l'escalier libre d'obstacles. La cour était remplie de débris de toutes sortes mais la maison, sinon intacte, était encore debout. Pierre redescendit

JEAN BLOCH-MICHEL

LA FUITE EN ÉGYPTÉ

Un matin, Pierre entend les sirènes qui se mettent à hurler. Il se précipite à la cave avec sa femme, Yvonne, et leurs trois enfants. Après deux jours de bombardement, ils se retrouvent dans une ville entièrement rasée, inhabitable et ils s'enfuient.

C'est d'abord un long exode au sein d'une foule de plus en plus dense. Lorsqu'elle se heurte pour la première fois aux envahisseurs, une violente panique se produit, au cours de laquelle Pierre et Yvonne perdent leur plus jeune enfant.

Ils quittent la route où s'écoule, encadré par les envahisseurs, le flot des fuyards. Ils traversent des régions dévastées, d'autres intactes, à la recherche d'une solitude où ils espèrent trouver un abri. Ceux qu'ils rencontrent les accueillent ou les chassent. Tous s'étonnent de les voir s'épuiser à la recherche d'une impossible sécurité. Ayant atteint les montagnes, Pierre et les siens s'arrêtent dans une vallée dont les habitants ont été déportés.

Pendant deux ans, c'est ici qu'ils vont vivre, parfaitement séparés du monde, obligés de subvenir entièrement à leurs besoins. Pendant deux ans, ils lutteront contre leur solitude, mais ne pourront le faire que séparément. Les enfants se réfugient, l'un dans le rêve, l'autre dans la révolte. Pierre essaie de s'absorber dans ses besognes et dans un dernier souci qui ne soit pas égoïste : celui de conserver intacte une fresque ancienne découverte dans une chapelle. Yvonne finit par se réfugier en Dieu. Aucun ne trouve de véritable réconfort dans son amour pour les autres, car cet amour rencontre en eux-mêmes les obstacles grandissants que suscitent la peur, le désespoir, et aussi ce subit anéantissement de l'avenir que la solitude apporte avec elle.

Enfin, ils retrouvent les hommes. Mais ce retour ne s'annonce pas sans amertume. Car les hommes sont restés tels qu'ils les avaient quittés. Cependant ils savent maintenant que ce qui fait leur raison de vivre est un bonheur auquel ils aspirent, mais dont ils ne connaissent que quelques signes : l'amour, à la fois exigeant et impossible, les liens qui les attachent entre eux, et de rares moments où il leur est donné de connaître une sorte d'état de grâce, que cette grâce leur soit dispensée par le spectacle de la nature, par la souffrance, par un objet qu'ils aiment ou dans un soudain mouvement du cœur qui les transporte vers ce qu'ils croient être Dieu.